

*Vie des C.C.A.F.,
I-AEP, Convergencia*

Compte-rendu AG extraordinaire des CCAF

samedi matin 21 juin 2014, à l'Institut Protestant de Théologie, Paris XIV°

Martine Delaplace a ouvert notre AG en excusant, du fait de la grève à la SNCF, les absences de pas mal de nos collègues, qu'ils soient membres ou correspondants, et notamment de tous les « lillois », et de pratiquement tous les « montpelliérains ». En l'absence de Claude Masclef, co-coordonnant de la passe avec Jean-Michel Darchy, elle a passé la parole à ce dernier, qui a donc introduit, seul, notre **samedi matin de la passe : de Lacan à ici et maintenant...**

Jean-Michel nous a invité à (re)visiter l'onglet « passe » de notre site internet, auquel il s'est beaucoup référé, soulignant la qualité des textes qui s'y trouvent, de la « proposition de 67 », aux différentes évolutions des statuts des CCAF, en passant par ceux des différents colloques organisés autour de ladite passe. Les enjeux y sont assez bien situés, avec entre autres, la singularité des CCAF, tant que le plan de la nomination que sur son impact institutionnel, sans aucun relâchement ou aucune dérive faite sur l'interprétation.

Si un petit rappel est nécessaire, il convient de resituer la « proposition d'octobre 1967 » dans l'histoire générale de la psychanalyse, au moment où Lacan l'a avancée, après son excommunication de 64, et la nécessité où il s'est trouvé de fonder l'EFP. Jean-Michel a pointé l'écart entre le « Je fonde aussi seul... » et la proposition de la passe : un travail analytique dans une fidélité à Freud, et en même temps une autre manière, une tentative de s'instituer, différemment par rapport à l'IPA, et les didacticiens, en mettant l'accent sur la question du désir de l'analyste, articulé sur la conception qu'avait Lacan de la cure, ses quatre concepts, la question du transfert, du supposé savoir, et la théorisation de la fin de la cure. Plusieurs temps chez Lacan comme toujours, avec un premier temps de dépassement de la logique aristotélicienne, jusqu'à la dernière manière topologique, avec cependant toujours le retour et l'insistance sur les concepts freudiens, en essayant de décoller les mots de la chose, et donc en soulignant toutes les conséquences du sujet comme sujet du signifiant.

Pourquoi Lacan aurait-il fait cette proposition en 1967 ? Elle renvoie au texte des *Écrits* « Position de la psychanalyse en 1956 », contre les pratiques en cours à ce moment-là à l'IPA. La proposition ne serait-elle pas une suite peut-être pas logique de l'acte de fondation de 1964, et de la reconnaissance de la SFP par l'IPA, à l'exclusion de Lacan et de Dolto comme didacticiens ? C'est dans ce contexte que Lacan fait sa proposition pour l'habilitation des analystes, enjeu majeur de cette époque-là, d'où l'importance de connoter historiquement cette question de l'habilitation des analystes.

La passe, c'est l'absence de garantie, qui est la meilleure garantie. Sa logique s'articule sur le syllogisme et la certitude anticipée : argument du *shibboleth* freudien. On passe d'une logique didactique d'enseignement à la

position dans la cure du désir de l'analyste, c'est-à-dire d'une logique propositionnelle à une logique positionnelle.

La passe ne s'est pas mise en place tout de suite : les premières ont débuté en 1969. Le problème (rédhibitoire ?), à ce moment-là, fût que les membres du jury ont été désignés à l'avance, avant même que le processus n'entre en jeu.

Or il y a un écart constant entre la psychanalyse et le psychanalyste, dans sa manière de s'intituler. Lacan en attendait beaucoup, et l'a finalement considérée comme un échec. Que ce soit au congrès de La Grande-Motte ou à celui de Deauville, il renvoie toujours au fonctionnement. Bien qu'étant un dispositif intellectuellement pertinent, la passe a induit nombre de problèmes. Au-delà d'une pure institution de la psychanalyse, elle a été traversée par les luttes d'influence et de pouvoir autour de la personne de Lacan. D'où les dérives successives qui en ont fait un objet de discours, jusqu'à la vider complètement de son sens.

Jean-Michel nous a renvoyés sur notre site, pour lire l'acte de fondation des Cartels, qui met la passe au centre. Cartels, le titre est important, il s'écarte du solipsisme de Lacan, pour prendre en compte de ce qui relève d'une pratique, dans, finalement, une fidélité à la lettre de Lacan, au-delà de ce que lui-même en avait fait. Entre 1983 et les développements suivants – les différentes moutures des statuts –, Jean-Michel a souligné, grâce aux informations transmises par son ami Guy Ciblac, combien l'évolution tournait essentiellement autour de la question de la nomination, un point que Jacques Nassif avait souligné lors des journées de 1992, en lapsant entre désignation et nomination des passeurs. Le même jour, Éric Didier avait parlé sur l'institutionnalisation de la chiennerie, et les dérives de la passe, en faisant écho à la parution d'un texte dans *L'évolution psychiatrique*, en hommage à Claude Conté, sur la nécessité de maintenir la dimension symbolique au-delà du pillage et des dérives.

Sans tenir à s'étendre, Jean-Michel a poursuivi sur l'évolution de la question de la nomination, avec dans un premier temps, une nomination possible. Rondepierre, avant sa mort, l'avait rendue caduque. Certains ont voulu la maintenir, avec une organisation pyramidale, d'où la scission des CCAF à partir du groupe des vingt, lequel a donné naissance à Analyse freudienne. Aux CCAF, la question a évolué par une réponse minimaliste au passant, en termes de oui ou de non. Mais à quoi dit-on oui ou non ? N'est-ce pas relancer l'imaginaire du passant, et être en contradiction avec la fin d'une analyse ? Il a fallu attendre que la réponse soit d'une autre nature que celle d'une réponse à une performance.

Quant à la question du nom du jury, elle reste toujours ouverte, de même que la désignation des passeurs, avec sa contradiction interne. Lors de sa venue à Montpellier, début juin, Moustapha Safouan a remarqué que ces questions étaient récurrentes depuis la scission du troisième groupe, et encore après la dissolution de l'AFP; ainsi peu de membres qui se présentent au jury ont

effectivement fait la passe. Que signifie pour une institution de mettre au centre la passe, alors que la majorité de ses membres s'en tiennent à une position phobique vis-à-vis d'elle ?

Ailleurs, Jean-Michel a souligné la remarquable élaboration d'Alain Didier-Weil, pas facile dans sa lecture, certes, mais qui pose la question de l'existence d'un lieu où s'intéresser à $S(A)$. Travaillant, par ailleurs, avec des membres de l'ALI, il sait qu'ils y posent la question à partir de la topologie, et d'un nouage à 3 ou à 4. Il n'a pas voulu rentrer dans les détails, extrêmement complexes.

Safouan ne s'est pas intéressé à la topologie. Mais Jean-Michel a tenu à nous lire un passage de son dernier livre, *LA PSYCHANALYSE, SCIENCE, THÉRAPIE – ET CAUSE* [éd. Thierry Marchaisse, Vincennes, 2013], et de son chapitre sur la passe justement :

« Passons maintenant au congrès de juillet 1978. On a vu que Lacan l'a conclu en articulant trois thèses, qui résument ses conclusions d'analyste, à la fin de sa vie. Rappelons-les rapidement. La première est que, lorsqu'il a avancé l'idée de la passe, il croyait encore que la psychanalyse était transmissible, mais il est par la suite revenu sur cette opinion : la psychanalyse est intransmissible. La deuxième est la constatation que la psychanalyse guérit, et que la reprise de l'expérience de la passe peut servir à éclaircir ce que cette capacité comporte d'un "savoir sur le truc", et ce qu'elle doit à l'analyse de l'analyste. La troisième est que le caractère scientifique du savoir psychanalytique n'en est pas moins indéniable. Et Lacan ne pouvait que faire état ici des formalisations qu'il a avancées tout au long de son enseignement, depuis le graphe du désir jusqu'aux mathèmes de la sexualité.

Cette troisième thèse me paraît incontestable. Les élaborations conceptuelles de Lacan vont probablement appeler des prolongements. Et je ne doute pas que ceux-ci permettront de mieux mesurer les bouleversements que subissent les sociétés contemporaines, à mesure que s'accroît la domination que la science exerce sur elles. Mais la conjonction de cette dernière thèse avec la première, relative au caractère intransmissible de la psychanalyse, nous donne l'exemple d'un paradoxe peut-être unique dans l'histoire de la pensée. Car, à ma connaissance, la psychanalyse est la seule discipline ayant des titres à se dire scientifique, alors même qu'elle repose sur une expérience qui ne peut pas se prévaloir du même titre. L'importance de la deuxième thèse est liée au fait qu'elle propose une reprise de l'expérience de la passe, afin d'éclaircir ce que l'acte psychanalytique comporte de savoir sur ce qui s'appelle "guérir". Elle réside justement en ce qu'elle peut nous aider à traiter ce paradoxe apparemment scandaleux. » [pp. 382-383]

Jean-Michel a conclu en avançant que la passe est un fantasme de Lacan, dans lequel il conviendrait de persister, pour pouvoir le démontrer.

Quant à ce que Claude Masclef, l'autre coordonnateur de la passe, lui avait transmis, il lui semblait difficile de le dire à sa place. Il pouvait juste souligner que la passe fonctionne aux CCAF, avec une passe en cours, et une demande à

suivre. Restent la question du terme de jury, et le souci du nombre de personnes potentiellement membres pour un nouveau jury. Claude propose, au pire, de reconduire la liste actuelle, mais fait, de toute façon, appel à candidature en interne et en externe. Il témoigne par ailleurs que, de sa place, la passe est une expérience passionnante, qui lui apporte beaucoup, à laquelle il consacre énormément de soins, et d'investissements, pour, entre autres, sans cesse, s'assurer des réponses et des confirmations.

Costas Ladas nous a alors posé la question de l'ici et maintenant, celle de l'enjeu de la passe actuellement aux Cartels. Pour Lacan, l'enjeu, c'était, semble-t-il, celui de la nomination. Que le jury ait été désigné auparavant, c'est-à-dire nommé, n'était pas anodin. Avant la passe, Lacan avait soutenu que l'analyste ne s'autorise que de lui-même et de quelques autres, proposition en contradiction inconciliable avec celle de la passe. La dissolution de l'EFP est intervenue quand Lacan s'est aperçu de sa contradiction. Il n'a pas échoué sur la passe, mais sur ses enjeux ; la preuve, c'est qu'elle continue.

Jean-Michel a avancé que Lacan occupait toutes les places, au jury, indépendamment de ce qu'il avait théorisé.

Michel Didierlaurent a présenté sa position : Lacan occupait effectivement toutes les places dans l'institution EFP, avec un bémol, toutefois : sauf dans les cartels. Pour la matinée du dimanche, consacrée au retour au cartel d'adresse, il s'est procuré toutes les lettres de l'EFP sur les journées des cartels. En étant attentif au style relationnel, il avait constaté que manifestement, il n'y avait pas de maître, mais une espèce d'autre position sans valeur sociale. Il n'est donc pas étonnant qu'après la dissolution, certains aient voulu la mettre en avant. Dans notre sigle, c'est Cartels qui occupe la première place, pour mettre en exergue un autre mode de circulation, de position, si on veut faire de la topologie, une autre façon de parler face à un jury avec le poids la langue dans ce terme. Il faudrait reprendre chaque élément signifiant. Quelque soit le type d'institution auquel on a affaire, reviennent de façon redondante les maîtres, les petits maîtres, etc... Dans les cartels, il a ce désir de contourner ces effets-là. En ouvrant les guillemets, le désir de Lacan, qu'en est-il dans cette forme de la passe ? Un désir en x , comme quand nous sommes confrontés à notre mystère de notre propre désir. Là où il y avait une réponse, il y a eu de l'institution, il y a eu de la hiérarchie.

Jean-Michel a rappelé cette différence que certains ont tenté de faire entre *gradus* et hiérarchie.

Pour Jacques Nassif, cette différence est un vœu pieu qui n'a jamais marché. Nous serions toujours pris dans un besoin de hiérarchie, d'étages et de verticalité, alors qu'il existe une rupture fondamentale justement uniquement dans la passe, avec l'impétrant, puisque le passant fait vraiment une demande, une demande pas initiatique, puisque c'est lui qui va initier l'autre, d'autres analysants, les passeurs, etc... L'échec a commencé à partir de l'entification des passeurs ; qui est devenu un titre. Jacques a fait référence au texte de

Jeanne Favret-Saada, qu'*oedipe.org* vient de republier, trouvant que c'était là une drôle d'idée, de republier sa lettre de démission, suite au suicide de cette personne, dont il ne retrouvait plus le nom, parce qu'elle n'obtenait pas de réponse du jury à sa passe. La chance des Cartels, jusqu'à présent, c'est que la nomination, finalement plus que la désignation, n'a pas donné lieu justement à nomination.

Ce qu'il constate quand ils se manifestent (les passeurs), c'est leur frustration sur ce qu'on a pu faire de leur témoignage. C'est une question qui revient souvent sur le divan, quand le passeur se sent un peu floué, mais ça peut être manié dans le transfert. Pour Jacques, c'est une des expériences les plus intenses, d'avoir affaire à un passeur sur son divan, avant, pendant et après la passe. Cela relance l'analyse, cela permet aussi de la terminer. Si cet acte complètement fou – la passe – n'a pas lieu, Jacques considère qu'il n'a pas affaire à un collectif où il se retrouve comme s'autorisant analyste. Ce que Lacan a fait, c'est faramineux, il a scié la hiérarchie à une époque où elle était pesante, avec cette petite machine de la passe. On a mis en avant que l'importance résidait dans les témoignages indirects, mais le risque pris par un analyste, c'est de faire en sorte que l'analysant s'expose et sorte du bois, devant un jury d'analystes, et un impétrant. C'était et cela reste impensable pour les gens de l'institution, c'est aberrant pour eux. Ils s'écrient : « Vous donnez des noms ! » Michel Guibal a même fait allusion à la délation des juifs aux nazis. Ce genre d'argument n'impressionne absolument pas Jacques, au contraire.

Albert Maître a souligné certes l'importance de la distance par rapport à la SPF et de l'exclusion de l'IPA, mais il lui semblait que la démarche de Lacan consistait à dépasser le problème de la cooptation et de promouvoir ce qui pouvait fonder une nomination. À travers ce qu'il a dit à Montpellier et à Deauville, sur l'intransmissibilité et la psychanalyse, à travers ce dispositif, il recherchait des témoignages sur comment se fait le passage de l'analysant à l'analyste et sur la fin de l'analyse. La critique à faire porte pas tellement sur le dispositif, mais sur le fait qu'il n'a pas su, pu, s'effacer derrière ce dispositif. Jacques en témoignant de la question du passeur met le doigt sur ce qu'il y a de plus délicat et essentiel.

La pratique de la passe dépend essentiellement du rapport éthique de l'institution et son fonctionnement. À l'École de la Cause, on peut lire régulièrement des compte-rendus de la passe, où les passants témoignent, dans quelque chose qui se réduit à la récitation du catéchisme millérien, et on retombe sur les travers de Lacan. C'est donc le fonctionnement éthique de l'institution qui va faire la différence. Certaines scissions se sont faites sur la question de la passe. René Lew en est parti, quand Miller a déjugé un jury pour un de ses analysants.

Pour revenir au point crucial de la désignation des passeurs, Albert a demandé : qu'est-ce qui nous vient quand nous, non pas nommons, mais désignons un passeur ? Sur quels critères ? Ce qui lui est venu, il y a quelques temps dans une situation particulière, quand, au cours d'une analyse (de

contrôle ?), l'analysant a été amené à parler d'un de ses analysants. Le critère serait quand dans la parole de l'analysant, quelque chose passe de ce qui a pu lui dire quelqu'un d'autre. Chacun peut cependant bien sûr avoir ses propres repères.

Pour Jean-Michel, quelle que soit la place occupée dans le dispositif, c'est être divisé et se surprendre à s'entendre dire par la bouche d'un autre, quelque chose que je n'avais pas pensé. Être dépossédé de ce qui vient à se dire comme auteur, sans en faire un développement de la pensée réflexive, sinon, on est plus dans le moment.

La question de la désignation est un enjeu, qui, pour Albert, dépasse la désignation du passeur. Est-ce que la fonction analyste(,) n'est pas une fonction de passeur ? Est-ce que dans tout le dispositif, il ne faut pas que chacun soit en position et fonctionne en passeur ?

Si, pour Jacques, certaines des formulations d'Albert laisser penser que la désignation du passeur était le point le plus faible, il aurait, lui, tendance à faire de cet acte ce qui inaugure l'authenticité éthique de l'acte analytique. À partir du moment où un analysant nous institue analyste, vient la conséquence que l'on peut assumer d'avoir soi-même à prendre le risque, surtout s'il n'a pas le profil pour devenir analyste (profil du type psychologue ou médecin), surtout s'il n'y pense pas... Le désigner à cette place, c'est une inversion, c'est la première fois que l'analyste demande quelque chose : *est-ce que vous voulez passer du temps, sans aucun bénéfice ? Ça peut être intéressant, autant que votre démarche d'analyse, chez quelqu'un que vous ne connaissez pas.*

C'est une désignation qui peut être vécue comme une nomination et qui ne sera pas une nomination, comme la passe qui ne débouche pas sur une nomination. Les passeurs essayent toujours d'être l'avocat, comme si ça dépendait d'eux, mais ça tombe. Cela est décisif pour qu'il y ait encore de l'analyse. S'il y a quelque chose pour que la psychanalyse sorte des institutions centripètes, c'est la question de la nomination des passeurs.

Guy Ciblac a poursuivi avec quelques petits points de précision. On n'a toujours pas évité la tentation de faire de la performance du passeur quelque chose. Le fait de désigner un passeur, c'est dans un ici et maintenant, une affaire entre analyste et analysant. On ne le désigne pas, c'est le tirage au sort qui le sort du chapeau. Certains n'en sont jamais sortis.

C'est fonction de l'ouverture de l'institution, pour Jacques, si elle l'est, elle obtient des demandes et ils ont plus de chances d'être tirés. Guy a avancé une troisième remarque : doit-on accepter qu'un passeur tiré au sort puisse rester dans le chapeau et être tiré à nouveau ? Deux passes successives impliquent le plus souvent que même si la première a donné lieu à quelque chose d'extraordinaire, la seconde se professionnalise...

Jacques était tout à fait d'accord sur ce point, en soulignant qu'il est tout aussi décisif d'inscrire que de retirer. Il retire ainsi toujours quelqu'un qui n'est plus sur son divan, en considérant que c'est trop tard. Guy souhaitait que ce

petit détail, qu'un passeur soit retiré – pour ne plus l'être –, soit inscrit dans nos statuts.

Marie Diebler a souhaité que Jacques précise ce qu'il entendait par « sans bénéfice » dans la désignation pour les passeurs. Sans bénéfice institutionnel a répondu Jacques, mais avec, au contraire, des bénéfices personnels : *vous allez vous apercevoir qu'il y a d'autres analystes que le vôtre, vous allez être confronté à d'autres styles, ce qui remettra en question la façon d'entendre ce que vous dites, c'est passionnant, utile, relançant et cela permet peut-être de terminer.* Il nous a dit être aujourd'hui toujours plus explicite sur le non bénéfice, le non bénéfice institutionnel : le passeur passe et on ne le mentionne plus.

Yves Genin a poétisé l'éphémérité du passeur, en se demandant si justement, elle n'était pas inscrite dans nos statuts. Pas plus de deux fois, a précisé Martine.

Serge Vallon a souhaité que le caractère éphémère s'applique à tout le monde dans le dispositif, malgré et surtout à cause de notre désir irréprouvable de filiation d'appartenance, et de possession. Quand il était partie prenante de ce circuit, c'est tombé juste seulement quand c'était ouvert à l'inattendu, avec la psychanalyse en tiers comme savoir ouvert et communauté avouable, et non comme savoir clos et communauté close. Cela nécessite une circulation des places. La passe rate quand on va y vérifier quelque chose, de théorique, d'un savoir-faire, ou d'une communauté de ressemblance. Pour Lacan, il savait d'avance qui était AE, c'est-à-dire tous ses anciens compagnons. Si le savoir est ouvert, et la communauté pas de ressemblance, alors la dynamique est extraordinaire, par rapport aux institutions actuelles très uniformes. Il s'est souvenu combien cela lui avait été rafraîchissant de constater que les anciens, qui l'impressionnaient, n'en savaient pas plus que lui. Cela suppose quelque chose d'une définition de la psychanalyse, comme quelque chose de toujours en construction. S'il n'y a pas cet enjeu, ça devient seulement un truc académique un peu plus vicieux.

Michel a invité Serge à développer ce qu'il entend par tiers entre analyste et analysant. Pour Serge, l'analysant vient pour faire de la psychanalyse avec un analyste, et c'est elle qui fait tiers, avec cette banalité, mais qui est à la fois une vérité très profonde, qu'il faut à chaque fois réinventer la psychanalyse. Michel a alors demandé si l'on situe la psychanalyse comme tiers entre analyste et analysant, quelle institution va rendre compte de la psychanalyse ? Est-ce cela à mettre en œuvre dans la passe ?

Serge a souligné que la passe est incertaine pour l'institution et pas seulement pour l'impétrant. Nous ne connaissons pas le produit, même si certains font comme s'ils connaissaient le résultat par avance. Il a ainsi été invité à faire une conférence dans un institut qui forme des psychothérapeutes au bout de trois ans, puis des psychanalystes au bout de cinq. Le processus est beaucoup plus ouvert aux CCAF, mais aujourd'hui, la psychanalyse se

formalise comme ça, en tant que savoir préalable dans une communauté de ressemblance.

Bertrand Phésans a avancé quelques idées qui lui venaient en écoutant le débat. Il avait l'impression qu'on parlait de la passe comme si nous vivions dans un monde d'airain. On parle des bienfaits ou des bénéfices de la psychanalyse sur le plan institutionnel, mais les bénéfices du passeur sont toujours pris dans un rêve social. Je peux m'installer dans un fauteuil comme psychanalyste et payer mes impôts comme cartomancienne. La communauté des libertins érudits au XVII^e pourrait nous éclairer. Libertins, car ils pensaient autrement que le dogme religieux. Après tout, nous pourrions l'appliquer avec ce que nous disons sur la passe, ou sur le problème italien. Ce que nous pouvons apprendre de la passe, c'est comment penser autrement qu'à travers les rêves de la science ? Cela a eu des effets pour Galilée ou Descartes. L'institution, ça pose des problèmes. La communauté en pose d'autres. Autre analogie avec les libertins érudits : comment se reconnaissaient-ils et échangeaient-ils ? Il y avait des passeurs, à Paris, Londres, etc... Certains s'envoyaient les travaux des autres, c'est comme ça que Hobbes a traité Descartes de crétin. Pourquoi ne pas envisager de mettre la passe avec cette fonction-là ? Faire les choses autrement que le dogme.

Jean-Michel est revenu à la rencontre avec Safouan, qui, à un moment donné, a mis en tension psychanalyse pour l'institution et institution pour la psychanalyse, sans jamais être conclusif dans ses formulations, mais en utilisant le concept hégélien de *aufhebung*, pour dépasser la réponse dialectique qui ne peut se concevoir que dans le mouvement. Lacan était l'incarnation vivante de ce paradoxe. Il s'agit moins des personnes que de ce qui se produit. Safouan a cité un auteur courtois sur le désir et l'apparence, l'apparence naît du désir qui le façonne. Comment maintenir en permanence une impossibilité de l'étanchéité ? Safouan a développé sur Miller et ses Passe 1, 2 et 3, où Miller maintiendrait la passe comme s'il voulait démontrer quelque chose. De l'indémontrable à l'indécidable.

Jacques a raconté une petite anecdote. Dans une soirée à la librairie Tschann, avec sa femme, il a vu un type énorme étendu sur un inventaire de livres, en train d'en feuilleter un. Il a reconnu Jacques-Alain Miller, lisant le livre de Safouan. Jacques n'a pas fait le petit garçon, et ils se sont salués comme on se salue entre normaliens. Miller lui a dit : « Tu vois ce que Safouan dit de moi dans ce livre ? » Jacques lui a répondu : « Tu as de quoi répondre. », en faisant intérieurement référence à son embonpoint qui le protège d'être égratigné... Pour Freud, l'institution est issue d'une faute, d'un crime : c'est le meurtre du père, la haine du père qui fonde l'institution. D'où les questions qu'il se pose : « D'où vient que je sois aux Cartels ? Quelle est la faute que j'ai commise ? Celle d'avoir été asservi ? D'avoir été un bon élève de l'EFP ? D'avoir laissé Jacques Alain Miller et de ne pas avoir réagi ? Y avait-il un moyen ? La faute, n'est-elle pas d'avoir voté cette dissolution ? N'est-elle pas

de ne pas avoir été du côté des gens du référé ? Il y a des fautes qui font qu'on ne sent pas bien dans la filiation freudienne et lacanienne. »

Jacques a déclaré ne pas se sentir bien avec le titre de psychanalyste. Il est de plus en plus difficile, même parmi les intellectuels, de se dire psychanalyste. Comment leur dire qu'ils sont des imposteurs de dénier toute légitimité à la psychanalyse ? Est-ce que nous faisons notre travail, qui fasse que la psychanalyse reste un tiers souhaitable entre les sujets ? Jacques a déclaré ne pas arriver à se sortir du lien institutionnel, et se sentir toujours coupable de quelque chose. « Voilà ! » a-t-il conclu, « On dit voilà quand on veut finir pour de bon ! »

Personnellement, je pense qu'on dit aussi *voilà !*, quand on veut mettre le ou les voile(s).

Albert a rappelé que c'est l'analysant qui fait l'analyste ; il n'y a aucun titre d'analyste. Si institution, son lien social c'est d'instituer du psychanalyste. Ne faut-il pas de l'institution pour effacer, non pas une faute originelle, mais plutôt qu'il n'y a pas d'origine ? Donc, comment être plutôt du côté d'une communauté que de celui d'une institution ?

Michel a remarqué que quand on prend un petit bout de paroles comme ça, ce qui nous vient, des paroles dont on suppose qu'elles ont un certain poids, une certaine valence, eh bien, Lacan, par exemple, a dit, lui semble-t-il : « De Père de la psychanalyse, il n'y en a point ! » Donc, on peut supposer que ce qui vient à la place, c'est soit une institution, quelque chose d'instituée, soit une communauté. Dans la communauté des libertins érudits, la place de Dieu le Père est négativée. Dans la filiation philosophique, on n'a pas été assez attentif à l'omniprésence de la négativité. Également, quand on parle, on négative quelque chose. Dans la langue, on ne dispose que de très peu de choses, et même de quelque chose de très ténu : *ne pas*, qui suffit à négativer tout un ensemble, toute une communauté, toute une culture. La Shoah et le négationnisme par exemple. Pour en revenir à la question actuelle, la psychanalyse est-elle négativée ? *Ça n'existe pas, aucune importance, c'est du vent, pas économiquement rentable, donc ça vaut rien, pas politiquement cohérent*, donc on institue à cette place des règles, une sorte de règlement administratif. Quand on réfléchit à cette question-là, on ne peut pas faire autrement que de poser la question du négatif. Dans la façon dont Jacques décrivait Miller, il est gros, etc..., est-ce qu'il puait ? C'est fort probable, qu'il se prenne pour du positif. Il y a un aspect communautaire du peuple, une de nos collègues qui est allée interroger le peuple. Mais actuellement, il est souvent très contraint et préoccupé par le politique et l'économique. Une institution pour la psychanalyse ne devrait être ni politique, ni économique.

Estelle Denecé a parlé de ce qu'elle entend dans sa pratique, de ces jeunes qui sont en train de négativer ce qui se passe dans le social, qui partent ailleurs pour se constituer comme institution, mais en fonctionnant sur un autre mode, et ce grâce à internet, c'est-à-dire une certaine communauté. Pour repenser de la même façon qu'on s'interroge, peut-être pas si loin de nous. Ce

n'est pas parce qu'on va faire quelque chose d'offensif, ou dans le volontariat, c'est ailleurs dans le social que ça circule ; c'est dans sa pratique, dans le lieu où elle travaille, c'est un lieu assez isolé, fermé, qui donne sur une cour, et à chaque fois qu'un jeune arrive, ça s'allume. Elle leur en sait gré, de pouvoir continuer à produire de l'atypique, de l'utopique ; elle en est admirative, de ces jeunes qui n'adhèrent pas forcément au système, mais qui continuent. Le travail analytique passe par cette parole-là aussi ; il y a là quelque chose qui bouge, qui continue quand même.

Martine a recentré le débat sur les points à l'ordre du jour, et sur la question de l'élection des membres du jury de la passe. Si nous décidions de voter, il serait l'heure que des personnes se présentent, et qu'elles en disent quelque chose.

Jacques a trouvé sur ce point l'absence de Claude Masclef très décevante. La question serait de savoir avec qui nous soutenons ce jury potentiel, et où en est cette union avec *Insistance* et *Psychanalyse Actuelle*. Moscovitz à la même table qu'Alain Didier-Weil grâce à nous comme tiers, ce n'est pas rien. Mosco est-il sur cette liste, Alain Didier-Weil y est-il ?

Bertrand est revenu sur la culpabilité et l'institution, en poursuivant son analogie avec les libertins érudits, dans la nécessité de supporter, d'assumer ou de rechercher. Galilée, c'est lui qui est allé voir les théologiens, c'est lui qui est allé les chercher, sinon on le laissait dire ses choses. Ce n'est pas un mauvais moteur la culpabilité. Au groupe des Parisiens, dans le temps, ils s'interrogeaient sur ce qu'ils pouvaient faire. Il fallait résister, c'est déjà beaucoup. L'institution est forcément dans un peu plus.

Nadine Collin s'est déclarée candidate à l'élection pour les membres du jury de la passe.

Serge a fait part de son désaccord avec le négatif ou le meurtre de Nassif (*éclat de rires général*). Il nous a rapporté une conversation de la veille avec Luc Boltanski. Ce dernier soutient qu'une chose ne peut être affirmée que si simultanément une autre est tue. Nous sommes victimes du scientisme de Freud, entre invention et découverte. Soit il a découvert l'inconscient, soit il a inventé une façon de produire du symbolique. La psychanalyse, c'est un non. Il est difficile et périlleux de la penser au singulier et avec une majuscule. Quelque chose où l'on veut convertir les autres n'est pas une science. Enfin, le peuple est une construction qui évolue historiquement.

Jean-Christophe Amestoy est revenu sur le meurtre du Père, qui a produit de l'institution, qui permettait à des pairs de se retrouver en se référant à un autre. En Espagne, par exemple, la notion et les structures d'une association sont beaucoup plus complexes. L'institution est différente de la communauté, qui se reconnaît sans se référer à une loi. On peut y trouver une dynamique, une énergie, un désir de survivre dans les communautés, mais cela ne le rassurait pas forcément, parce que ça peut enterrer les institutions. Lors d'un voyage aux USA, le pays qui est le plus un pays de communautés, dans le contact qu'il a pu avoir, surtout dans les villes moyennes, c'est de constater qu'il n'y avait pas

d'espace public, pas un banc, une place, l'ombre d'un arbre pour pique-niquer tranquillement, on y est réduit à manger enfermé dans sa voiture. C'est bien différent en Amérique du Sud par exemple. L'espace public, c'est de l'institutionnel.

Serge proposait que la passe soit dans l'espace public, alors qu'on la déporte le plus souvent dans un confessionnal. Il faudrait qu'on soit tous concernés.

Jean-Christophe jugeait qu'il n'était pas inutile de renouveler une proposition de travail autour de la passe avec d'autres.

Jacques était tout à fait d'accord avec ce qu'avait dit Estelle, sur ce nouveau type de communauté qui se crée pas sans l'analyse. C'est parce qu'il y a des gens qui soutiennent la psychanalyse, que ces groupes sont possibles, que ça peut circuler. Le risque serait que cela nous fasse tomber de la psychanalyse institutionnelle au un à un dispersé. Mais ça donne envie de tenir le coup pour que ces jeunes ne soient pas complètement lâchés dans la nature.

Albert, aussi, était sensible à ce qu'avait dit Estelle. Les demandes qui surgissent sont des questions autres pour nous. Parfois, dans une demande aujourd'hui, les sujets qui mettent en avant une souffrance dans cette demande, ne viennent pas demander quelque chose qui nous situe d'emblée en position d'analyste. Nous avons du mal à nous y retrouver. Dans un premier temps, la demande ne nous y met pas, et nous devons pourtant continuer à produire de l'analyse. Le refus de l'institution, n'est-il pas un symptôme social ? Il y a quelque part un désintérêt, voire une défiance, par rapport au fait associatif, qui n'est pas propre aujourd'hui aux psychanalystes ; on les retrouve dans les syndicats, les partis politiques. L'économie financière pousse à un individualisme forcené.

Jean-Christophe est revenu sur les questions à l'ordre du jour, pour savoir si nous y répondions. Jacques a demandé s'il y avait un manque pour la liste des membres potentiel du jury. Martine a confirmé que oui. Jacques a soutenu qu'il fallait douze personnes sur cette liste. Albert a demandé si nous gardions le terme de jury.

Guy l'a comparé à un serpent de mer. Les CCAF ont mis la passe au centre comme un enjeu fondamental. Toute personne qui adhère devrait pouvoir se voir désignée à tout moment comme membre de jury. Il a poussé l'outrecuidance jusqu'à élargie la proposition aux correspondants. Au fond, ce serait la mise minimale.

Serge a considéré que Guy mettait là le doigt sur quelque chose, pour retrouver une dynamique, autre que celle du *je me propose, ça vote*, qui mène à l'épuisement. Dynamique à interroger aussi pour l'autre dispositif, celui sur les pratiques. La désignation des passeurs pourrait être élargie, aussi ; « passeur » est au cœur de notre clinique, et Serge proposait que nous soyons tous potentiellement passeurs, quitte à être retirés de la liste, une fois que nous en avons été tiré, pour éviter l'effet de routine.

Nadine a appuyé sur l'idée de pouvoir se récuser.

Serge a pensé qu'il fallait remanier. On se met à l'épreuve en tant qu'analysant comme analyste. On essaie de se parler, on ne va pas pouvoir activer l'un sans activer l'autre. Sinon nous sommes atteints par l'usure qui se traduit par un effritement, une mort lente, alors que nous préférons en général une mort rapide.

Martine est revenue après avoir appelé Claude au téléphone. Elle nous a communiqué une liste de jurés potentiels. Vu qu'un certain nombre étaient déjà engagés dans la passe en cours, le nombre de jurés potentiel n'était plus suffisant, mais vu aussi les circonstances, et le nombre important des absents ce jour, pouvions-nous procéder à une élection, même si le quorum était atteint avec les procurations ?

Jean-Christophe a conclu la matinée en proposant de remettre ces questions pour l'AG de janvier.

notes prises et retranscrites par Luc Diaz

COMPTE RENDU DE L'AG DU SAMEDI 21 JUIN 2014 APRES-MIDI.

La séance commence par la lecture de la lettre envoyée aux correspondants par Martine Delaplace.

Gérard A. relate sa rencontre avec les CCAF et un groupe de travail « Caminante ». Elle se produisit dans un café au cours de laquelle, séduit par les propositions et les participants, il fut invité au projet éditorial autour d'un séminaire sur la « Passe ». Il fut auparavant membre d'une autre association ERRATA en tant que secrétaire et président et aussi directeur de la revue *Les carnets de psychanalyse*. Il démissionna de cette association en 2007. Il s'est ensuite consacré à la publication en créant une maison d'édition. Il a préféré, tout en fréquentant des moments de travail particuliers çà et là, être plutôt en repli. Il se dit insatisfait quant aux propositions d'autres associations, il souhaiterait plutôt faire une proposition d'un groupe de travail plutôt que de devenir adhérent pour le moment. Il redoute la répétition des histoires de pouvoirs et de haine qui se produisent souvent dans les associations. Il témoigne aussi de ce qu'il a entendu lors de notre assemblée générale de janvier 2014 où les tensions ont circulé, et se dit également avoir été très méfiant vis-à-vis l'idée de passe mais ceci est en train de se modifier. Il voudrait que l'atmosphère des réunions soit moins terrorisante. Il reconnaît avoir été bien accueilli par les CCAF lors de son travail d'éditeur. Ce qui lui semble important, ce sont les questions concernant la lecture, l'écriture et l'édition.

Martine D. rappelle alors que nous sommes maintenant 44 membres et 33 correspondants dont 15 ou plus anciens membres adhérents. Elle repose la question : « mais que font les correspondants ? » Ils reçoivent le Courrier... les chiffres parlent là de ce qui se passe, comme une attente que quelque chose soit dit depuis les correspondants.

Christophe A. dit : « qu'est ce qui fait que nous nous sommes sentis malmenés, que nous devons éviter la connivence et aller vers d'autres pour peut-être avoir un regard extérieur, sortir de « l'entre nous ». Il parle des malentendus concernant l'accueil, de qui pouvait être présent ou pas pendant les assemblées générales pour les correspondants.

Pierre E. répond qu'il y en a qui attendent d'entrer dans l'association, d'autres qui sont en désaccord avec les orientations et les prises de positions de l'association et enfin, ceux qui arrêtent leur activité, et d'autres critères que nous ne connaissons pas. Il évoque aussi l'absence de retour d'écrits suite à la parution d'interventions dans le courrier et de l'assèchement du fonctionnement de l'association, le manque de spontanéité des échanges qui paralysent et se transforment en conflits.

Gérard A. suggère l'idée de la création d'un lieu fédérateur que pourrait constituer le passage du Courrier en revue qui permettrait une ouverture, un lieu de travail pour tous. Jacques N. rappelle qu'il est d'accord mais que la question de l'écriture fait symptôme depuis longtemps dans les CCAF. Il déplore l'absence de retour après l'envoi de textes dans le Courrier, c'est ce qui devrait se passer dans une communauté dit-il.

(C'est difficile d'écrire, c'est une évidence, comment s'en dépatouiller ? NDLR).

Gérard A. rapporte que Michel G. disait que les psychanalystes ne se lisent pas entre eux. Pierre reprend en effet la question des retours et s'interroge sur l'intérêt d'écrits psychanalytiques. Martine D. rappelle qu'on peut en effet produire des écrits avec répliques, qu'il est possible de publier des interviews, d'écrire des textes à plusieurs, il y a des revues qui existent sur internet avec des réponses/réactions.

Pierre E. évoque alors l'amorce de correspondances entre quelque membres ou correspondants, par mail, l'important pour lui, c'est qu'il y ait une question qui produise une réaction, que ce ne soit pas juste un texte ou bien que ce soit un texte fédératif qui fasse lien entre les différents adhérents et correspondants. Il propose quelques thèmes comme la question du genre, le silence de l'analyste, le temps. Il cite les références d'un livre qui vient de sortir, *24/7-le capitalisme à l'assaut du sommeil*- de Jonathan Crary. Pierre E. aimerait espérer que notre association ne plonge pas dans des stases paralysantes, qu'il faut craindre de reproduire une doctrine, un dogme. Pour lui, créer une revue, c'est pour poser des questions qui ouvriraient sur un lieu de critique, un lieu où l'on pourrait se faire entendre, proposer des critiques de livres, des comptes rendus critiques de colloques, enfin, DÉBATTRE sur des questions.

Guy C. pose la question du positionnement de l'écrivain, d'un point de vue d'un analyste ou d'un être pensant ?

G. A. reprend les questions : politique/analytique, le temps, la solitude de l'analyste ? (*Les idées fusent, les paroles s'entrecroisent NDLR*).

G.C. évoque l'après-coup d'une pratique lorsqu'on a cessé d'exercer dans la cité, il relate son expérience de participant intervenant dans une association et témoigne également de cette écoute, perception particulière qu'un analyste peut avoir du monde, vers d'autres.

J.N. parle de la capacité auto-immune du capitalisme après avoir entendu G.C. parler de l'association anti-corps, anticorps, à partir de la lecture d'un livre de R. Major dans lequel il est soutenu que l'économie est au-delà de la politique qu'il s'agit en tant que psychanalyste de prendre en compte et prendre en charge la souffrance de ceux qui ont de l'argent ou qui en manquent. « - Comment un pays peut-il être mis à genoux par la question économique ? »

P.E. considère que ce sont des paradigmes qui ne cessent de faire retour depuis même Lacan en 1973, Lacan politique (l'immense fatigue de vivre dans la production ++, et, dans le séminaire de « L'Angoisse » la question du plus de jouir). « - La névrose sociale est à prendre à bras le corps ». « -Les familles sont ainsi infiltrées par ce qui se passe dans le social qui a pour conséquences un délabrement des modalités d'une sexualité débridée comme réponse au malaise et un délabrement du sensible. »

G.C. « -comment dans mes engagements sociaux je peux aussi intervenir »

A.M. « - il faut considérer le malaise dans la mondialisation, c'est une position à étudier, comme la mise à mal du langage au profit des flux de chiffres, non pas à corriger selon une « pastorale analytique » mais à se donner les moyens de s'en sortir. P.E. « - S'en sortir en sortant d'une langue morte dans un monde et une

Histoire où l'évaluation et les calculs dominant. Redonner au sensible sa place pour que les mots se réincarnent. »

A.M. « - Les deux sont importants, l'histoire et l'Histoire, faire en sorte que s'entrechoquent les signifiants qui circulent et résonnent au singulier et au collectif. » D.L. « - Dans les institutions on constate un retour du religieux (APHP) une théorisation analytico-politico-religieuse. »

P.E. « - retour à Freud et à la théorie sexuelle infantile, sur le savoir vital sur l'origine des enfants, ce dernier observe et se fabrique sa petite mallette à outils à lui pour empêcher la venue d'un rival et la réponse embarrassée des parents (chou ou science) amène l'enfant à renoncer à sa création et produit en lui la névrose. Plainte, souffrance, jouissance, le symptôme limite l'angoisse, le statut de la maladie devenant ainsi un bénéfice secondaire. (*Il y a également des maladies qui viennent du social, de l'environnement, de la pollution industrielle, on ne s'en sort pas si facilement et quel bénéfice secondaire ?* NDLR) Nous nous trouvons alors dans un agir meurtrier ce qui permet aussi de sortir de l'angoisse, embarrassés que sont les humains par la jouissance. Il faut sortir le capitalisme du corps.

M.D. vient reprendre le débat sur ce qui nous réunit aussi, c'est à dire, le corps des correspondants, de ces quelques-uns qui viennent. « - Comment faire pour que cela fonctionne, que cela circule ? »

S.V. « - qui se coltine alors le boulot de l'association, que font les correspondants, ils se sont inscrits quelque part, ils ont un nombril psychanalytique, pourquoi tiennent-ils cette place ?

Une ancienne adhérente devenue correspondante : « - Ça fait cher l'absence, c'est aux antipodes de ce que je fais dans ma pratique en cabinet. Ce qui se passe dans l'association m'ennuie, je préfère lire et lorsque je lis, je ne lis pas de psychanalyse. Les questions que vous posez étaient déjà là il y a dix ans. En effet, qu'est-ce que vous vous coltinez ? Est-ce de la militance ? On n'a pas à défendre la psychanalyse. »

S.V. « - La pratique en cabinet ne me suffit pas, il y a pour moi une nécessité de travailler à plusieurs avec des collègues et en association même s'il y a du dehors dans la cure, que la fausse abstinence (films, émissions) permet, de faire vivre un dialogue. » Michel. D. rappelle que depuis que les cartels se sont données des statuts, les membres étaient au nombre de 300 et cela n'a fait que diminuer depuis, aujourd'hui cela semble se stabiliser sur un petit nombre, en revanche, il n'y plus été question de quoi que ce soit d'écrit en plus. La chose écrite n'a jamais été remise en cause. Certains mots chargés peuvent produire des catastrophes. Certains cartels se sont peut-être réunis pour ne pas se parler. Le dispositif met en œuvre quelque chose qui semble être appliqué à la lettre mais qui produit une annulation de ce qui était attendu. Il y eut même des énoncés, énonciations qui ont pu produire un semblant de parole. Un cartel résisterait-il mieux qu'un groupe ? On peut aussi picoler !

M.D « - ceux qui sont impliqués dans les cartels sont peu nombreux, cela représente 12 personnes, les autres sont quoi ? Adhérents, correspondants ? Ce qui les distingue ce ne serait que le prix de la cotisation ? Qu'en est-il de la motivation, ou de l'obligation ? Pourquoi certains sont-ils partis ? Rappelons-nous les problèmes

rencontrés au cartel d'adresse. Si, lorsqu'il y a l'évocation de sauvagerie, il n'y a aucun lieu pour en parler de cette sauvagerie, n'importe qui dans les CCAF, ce serait déjà pas mal et qui pourrait faire lien.

B.P. « - Question d'usure, le nombre décroît, dans cette institution, il manque de l'institutionnel, c'est la côte d'alerte. »

M.D. « - il y a pourtant un coordonnant qui a ce rôle, je suis étonnée que personne n'ait pensé à rappeler que ça existe ! »

L.D. « Ça fait longtemps que ça parle de sauvagerie. »

(Le dialogue s'échauffe, les paroles fusent pas toujours dans la procédure de demande de prise de parole NDLR)

P.E. « La moindre initiative peut s'enliser dans les procédures, cela tue le désir, par la démocratie procédurière, des idées, pas de procédures ! »

A.M. Il est important de rappeler que le discours analytique circule dans d'autres espaces où il « était banni ou peu entendu auparavant, de jeunes internes en psychiatrie y sont intéressés. »

P.E. « Nous devons parler, susciter *(je maintiens le lapsus de la machine, de ma main. La tension dans la parole de ces derniers moments de réunion est palpable, sensible j'ai de plus en plus de difficultés à suivre la prise de notes NDLR)* susciter la parole *(la parole éveillée, ça, c'est venu je ne sais comment sous mes doigts, je le laisse NDLR)* le transfert. Le silence est une doctrine, il faut du désir pour réunir les analystes entre eux et maintenir une tension entre création et inventivité et faire reculer l'enlissement et la paralysie. Tout ça se traduit par de la sauvagerie et le problème des correspondants en est peut-être le symptôme. Il faut revoir le dispositif « tue-l'amour » et que quelque chose tienne ».

(Je suis intervenue à un moment dans ce débat pour dire à quel point souvent ce qui est dit par Pierre est important mais c'est peut-être sa façon de le dire, comme des cris de désespoir, de prophète, mais cela empêche parfois de parler, de débattre, de prendre le temps de répondre, comme un rouleau compresseur. Pourquoi ? Je ne sais pas bien, il y a une vérité et je me sens violentée en même temps NDLR).

Martine Delaplace est obligée de clore la séance, parce que c'est l'heure, le débat pouvait encore se poursuivre.

Ecrits

Chers collègues,

Je n'ai pas pu me rendre, comme prévu, en Argentine entre le 6 et le 17 juin, faute de passeport valide. Je me suis aperçu la veille au soir de mon voyage que ce document était périmé depuis février 2014. Il faut croire que mes nombreux voyages se sont donc tous déroulés en Europe et que je ne sais plus mesurer le temps qui passe, trop vite à mon âge.

Lors de notre dernière A.G. vous avez été un nombre significatif à me signifier, en votant par l'abstention, que ma candidature comme représentant des CCAF à Convergencia n'était pas à votre goût. Ai-je voulu vous donner raison?

En lieu et place de ce qui aurait été le texte de mon intervention à Buenos-Aires, je vous invite à lire ci-après celui que j'ai écrit durant la semaine que j'ai passée seul, reclus et presque incognito à reprendre à mon compte l'acte manqué de ce départ interdit. Peut-être sera-t-il le point de départ d'un nouveau livre?

Jacques Nassif

L'enfant et son ludion

Jacques Nassif

Ce qui fait pression sur toi, qui a toujours fait pression sur toi: l'extérieur, c'est-à-dire l'air ou, plus précisément, ton corps dans l'air qui l'entoure. La plante de tes pieds ancrée au sol, mais tout le reste de ton corps exposé à l'air: c'est là dans ton corps que toute l'histoire commence, et c'est aussi là, dans ton corps que tout se terminera.

(Paul Auster, *Chronique d'hiver*, p. 20)

Si présente et attentionnée que se veuille une mère ou que se montre un père, le propre de leur enfant, quand il vient au monde, est de naître démuné et seul.

Aucun animal ne naît aussi prématuré, aussi peu fini, aussi exposé. Or cet état est loin d'être dénué de conscience : le petit d'homme est le seul animal qui, se vivant radicalement seul quand il apparaît sur terre, ressent le manque d'un autre, de cet autre dont la présence ferait qu'il ne se sentirait plus seul.

Le monde où vivent les animaux est, lui, plein du manque de ce manque. Tout de suite, un animal fait corps avec son environnement d'abord, avec ses congénères ensuite, ou ses prédateurs : amis ou ennemis, les autres animaux, homme y compris, ne le laissent jamais seul.

Ces autres, il les anticipe et s'en souvient, il les regarde et s'en sait vu, il leur parle et leur répond, il leur manifeste sa souffrance, voire sa crainte de mourir. Il est capable d'identifier leur odeur ou de déchiffrer leurs traces, et quand il en laisse, il peut même les effacer.

En revanche, la seule expérience qui lui fait radicalement défaut est celle de cette solitude¹ dont souffre un enfant, une fois que la poche où il se trouvait enfermé a perdu les eaux, s'est retournée comme un gant pour le laisser passer au travers d'une étroite cavité, au seuil de laquelle le vide l'attendait, l'absence de toute limite autour de son corps le surprendrait, avec la présence de ce nouvel autre qu'est pour lui l'air qui a envahi ses poumons et qui, traversant son gosier, va activer sa voix.

Autrement dit, ce en quoi il se retrouve, après l'être-serré, c'est dans un être-pressé et auprès de cette différence de pression qu'il peut mesurer entre l'eau et

¹ Et je ne parle évidemment pas ici de leur esseulement d'animaux domestiqués et qui tiennent, en manifestant d'une façon ou d'une autre qu'on les a abandonnés, à nous faire savoir à quel point ils le sont, domestiqués, et mimant ainsi leur maître du mieux qu'ils peuvent. Pour peu que la communication se rétablisse entre eux, les congénères, cesse immédiatement cette comédie...

l'air. En serré dans le liquide qui l'entourait jusqu'alors et dont il connaissait l'absence de compressibilité, il va tout d'un coup pouvoir jouer de la compressibilité supérieure de cette colonne d'air qui l'a traversé.

Voilà donc comment, en même temps que naît un enfant, naît son *ludion*, ce jouet qui découle de la différence de pression entre l'eau et l'air, devenu cet autre primordial avec lequel il va meubler sa solitude ou halluciner sa non-solitude : ce qui en fait un en-fant, et plus un in-fant, le *for* (*fari*) de sa capacité à for-muler avec du son s'étant mis en mouvement, à partir du *for* (du vide qu'a foré sa solitude), puisqu'il n'est plus obstrué par l'eau qui l'empêchait de s'entendre.

Certes il se vit comme tombé à terre, mais il constate que son corps peut être soulevé en l'air, sans bien comprendre par la force de quoi ou de qui il monte et descend ainsi. Mais pour avoir fait l'expérience que c'est donc avec ce ludion qu'il va vivre les premiers instants de sa vie, force lui est donc, associant l'invasion de l'air avec cette mobilité, de le transformer en cet autre primordial avec lequel il pourra combler le vide de sa solitude, ou halluciner sa non-solitude.

Ils sont donc deux, je le souligne, d'emblée et dès l'origine : le corps né et sa capacité d'entendre son cri, le vivant et l'allo-fant : celui qui va devoir toute une vie dire qu'il *est* le corps qu'il *a*, mais qui lui est plus étranger que le ludion qu'il a fabriqué pour s'en consoler.

On comprend que j'étends donc l'usage de ce mot bien au-delà du cadre où il est usité, celui des expériences de physique amusante, pour désigner l'ensemble de tous ces premiers remèdes à la mélancolie : une mélancolie qui est donc inhérente au petit d'homme, en tant qu'il est dès l'origine marqué par la perte de cet autre auquel tous les animaux se savent rattachés, alors qu'à lui, cet autre fait radicalement défaut.

Or le deuil d'un tel autre, il lui faut, pour ainsi dire, le faire en 24 heures, comme avant la guerre on s'y engageait dans ces échoppes où l'on vous proposait de ravauder les trous que vous aviez fait dans vos bas et chaussettes ! Et sinon, gare ! La vie ne se présentera pas trop bien pour lui... Sauf s'il sait se servir des ludions qui se mettent tout de suite à sa disposition.

Et le premier, il appartient sans doute à la classe de tous ces animaux qui ne pâtissent pas comme lui du manque, qui ne sont donc pas des "ani-mots" et auxquels il rêvera toujours de pouvoir s'identifier, voire, dans la mélancolie aiguë, de se métamorphoser, se retrouvant dans un corps de loup ou de panthère – mais la liste n'est évidemment pas close : un cancrelat, pourquoi pas, merci Kafka !

Mais n'en venons pas tout de suite à l'extrémité de ces sujets qui seraient tentés par la solution de l'autisme, à laquelle précisément aucune bête ne recourt ou à ces autres sujets qui envisagent tout uniment de tout faire comme des bêtes – qu'ils pensent, en vrais pourceaux qu'ils sont. Non, les bêtes valent mieux que les hommes...

Parmi eux, et dans le groupe de ces hommes ou ces femmes assimilés ou assimilables à des animaux, il y en a certains pourtant auprès desquels l'enfant pensera qu'il peut, avec son dénuement même et par sa nudité, éveiller de la sympathie. Peut-être n'ont-ils pas tous déjà colmaté la bouche d'ombre² et peuvent-ils s'en souvenir encore.

L'enfant ayant perçu qu'ils savent qu'ils ont eu, eux aussi, à connaître de ce manque, leur adressera donc son cri jusqu'à ce qu'ils obtempèrent et s'emploient à satisfaire ce qu'ils imaginent être ses besoins. Mais ils ne perdent rien pour attendre ! La voie bien connue de l'aliénation et de la servitude volontaire ne s'emprunte, ludion oblige, que pour démontrer une fois encore que la différence entre le grand et le petit n'est à tout prendre qu'une différence de niveau et d'altitude, si bien que tôt ou tard, la roue tourne : les vieillards en savent aujourd'hui quelque chose...

La troisième sorte de ludion, physique oblige, est, tout aussi matérielle : un objet de l'environnement, un morceau d'odeur, un fétu de tissu, bref, un ersatz de la présence de l'autre désirable sera très vite fabriqué dans l'étoffe des choses : premier outil, et le plus indispensable, qu'invente l'enfant avant même de pouvoir se soutenir debout, une sorte de canne posée sur la terre la plus solide, celle du symbolique.

Il lui faut seulement s'être rendu capable de morceler, de découper, de partitionner et de savoir garder, de montrer qu'il y tient et d'empêcher qu'on lui enlève cette première et dérisoire propriété. S'il y parvient, la partie, c'est le cas de le dire, est déjà gagnée, même si cet objet est le premier de la longue série de ces consolateurs qui lui donneront cependant envie de continuer.

Mais il peut y compter, avec l'aide avisée de celui ou celle qui l'accompagne dans sa première tranche de vie, d'autres objets qui sont des leurres du même type vont lui être proposés : peluches et poupées, oursins et hochets, mais surtout le plus captieux de tous : son image dans le miroir dont l'autre approuve à chaudes mains l'illusoire reconnaissance.

Or c'est la loi de tous ces ludions : s'en servir peut mener au pire, mais s'en passer aussi ! Voilà ce qu'évident la plupart de ces orthogénistes que sont devenus les psychologues qui décrivent toutes ces étapes comme autant de conquêtes. Elles sont à faire bien évidemment, puisqu'elles structurent un sujet, à ce qu'il disent, et lui évitent qui sait quelles méchantes vésanies, pour employer un mot qu'ils ont oublié, puisqu'ils en ont de pires. Mais il vaudrait mieux aussi qu'un sujet, s'il veut être mieux armé dans la vie, s'en serve en faisant mine d'y croire, mais pour se rendre à même de mieux s'en passer.

Et n'est-ce pas immédiatement le cas avec cette image spéculaire dont on le loue tant d'avoir accepté le leurre en s'y laissant aliéner ? Avec quoi va-t-elle immédiatement le faire renouer sinon avec l'expérience principe du risque de

² Celle, n'est-ce pas, de Victor Hugo ou d'Arthur Rimbaud, ou de tous ceux qui n'ont pas refermé la porte donnant sur cette proximité avec le radicalement Autre...

mourir au moment même d'être né ? Cette image si consolante ne peut-elle pas exister au point de faire de lui une ombre et de le transformer en fantôme ?

À ce propos, le monde des autres n'est-il pas lui-même fait de fantômes, le nombre des morts étant finalement toujours plus important que celui des vivants ; surtout si on y inclut tous ces vivants qui, menant une existence de fantôme, ou que celle-ci leur soit octroyée, voire assignée ou qu'ils en soient eux-mêmes venus à la désirer, sont déjà morts, leurs corps ayant comme oublié qu'ils l'étaient.

Double et fantôme, tels sont donc les ludions de l'imaginaire auquel l'enfant ne peut éviter de se rattacher, s'il ne veut pas se consumer de solitude, mais avec lesquels il risque aussi de passer par de belles frayeurs, sinon parfois y laisser sa peau, ces leurres pouvant aller jusqu'à lui ôter son espace vital, en lui ôtant l'envie de s'obstiner à faire "le cheminant de l'air", comme l'a bien vu un poète.

Or que fait une personne seule quand elle a peur ? Elle siffle ou elle chante, n'est-ce pas ? Elle cherche à emplir l'espace du vide avec les sons de sa voix. Et vient, en effet, aussi un moment de grâce, tout aussi constituant que les étapes antérieures, où l'enfant s'essaye au babil, où il s'entend en train d'exercer son gosier qui explore l'univers des sons, avant même d'avoir envie d'imiter ceux qu'il écoute dans la langue qu'on lui parle.

Son babil n'est certes pas la langue adamique parlée avant Babel : car il est loin en tout cas d'avoir les vellétés qu'auront peut-être ses aînés de retourner au paradis sur cette voie-là. Ce petit d'homme a peut-être de la mélancolie, mais aucune nostalgie. Et la musique de la voix sur le chemin des voyelles et des consonnes, même si elle se veut ludique, ne lui vient pas pour le faire retrouver ce qui serait l'équivalent du chant d'un rossignol.

À travers le jeu, c'est en sous-main l'exercice le plus machinal d'accouplement d'un outil, la voix, avec un instrument, l'oreille, c'est-à-dire l'effort le plus appliqué pour assimiler une rétroaction susceptible de corriger une intention, qui se met en place, afin de pouvoir identifier ce qu'est un mot dans le tissu compliqué des phrases qu'on lui adresse et par là de le redire après.

Mais comme dans le cas de chacun des ludions qu'on lui a proposés, ce qu'il gagne d'un côté lui fait perdre d'un autre la maîtrise qu'il escomptait : dès qu'il a compris qu'un mot désignait une chose, voilà que ce même mot peut en désigner une autre, si bien qu'il a constamment l'impression de se cogner aux murs d'un langage grâce auquel on s'emploie à lui mentir ou le tromper, quand ce n'est pas en se moquant de sa candide ingénuité.

Pour se mettre à l'abri de tous les équivoques recelés par la moindre séquence signifiante, pour éviter de trébucher lors de tous ses efforts pour communiquer, découvrant que pour seulement vouloir parler, il se retrouve aussi seul qu'avant, il lui faudra faire l'effort supplémentaire d'apprendre à compter, une acquisition qui se fera avec le support de ses doigts, mais aussi sur le chemin du véritable apprentissage de la société qu'est la valorisation, en même temps quasiment que la dévalorisation, des bâtons que sont les étrons.

En cette période la plus paradoxale de l'imposition par la société d'une propreté qui va se muer en condition de la propriété, ce qui est mis entre les mains de l'enfant comme ludion, c'est une véritable baguette magique : avec de la déjection il va obtenir la bijection d'un échange de mutuel respect pour la valeur d'une propriété.

Or le plus drôle, c'est qu'avec ce dernier ludion de la série, le cercle se boucle, puisque la solitude devra être à nouveau retrouvée, pour faire ses besoins, sans que ce qui sort du corps pour attester de sa maîtrise ne soit partagé ou utilisé pour marquer un territoire, comme le font les bêtes dont nous sommes partis.

L'odeur qui monte et les excréments qui tombent n'ont jamais servi à faire un ludion, tout simplement parce qu'ils appartiennent l'un à l'autre pour celui qui les produit, cette odeur n'incommodant que les autres. C'est donc à l'issue d'un long circuit de transmutation et de conversion, quand l'argent sera parvenu à ôter toute odeur à la chose, pour venir attester de la valeur de cette non-valeur et du pouvoir que confère son accumulation.

C'est ainsi qu'après les deux autres poupées magiques qu'auront été le golem et le fantôme, dans la vie d'un enfant, vient se concrétiser l'existence de cet ultime ludion qu'est la poupée mandragore, cet instrument magique qui permet d'assurer l'ascension, non pas seulement dans l'air, mais dans les hautes sphères de la société, moyennant tous ces imparables calculs qui assurent le succès de l'industrie et de la finance.

Car que reste-t-il du corps, de cette source des plaisirs et tourments, au bout de tout ce parcours où, de remède en remède, la solitude est retrouvée, pour être cette fois revendiquée comme protection supplémentaire, là où la pudeur ou la honte pourraient être prises en défaut ?

On conçoit que ce corps ne trouve plus d'autre refuge que celui que lui accorde l'exercice, dit "pervers polymorphe"³ par Freud, d'une sexualité parvenant à échapper, si possible, au refoulement qui est venu prendre le relais de cette première souveraineté, mais pour mettre en place une culture qui s'emploie à fomenter l'inéluctable séquestration du corps et de toutes ses envies de plaisir.

La pulsion, avec ses drôles de circuit, la pulsion qu'aucun objet ne peut satisfaire, mais dont le but seul peut cependant s'inhiber, trouve encore sa source dans ce corps trop relégué derrière tous les ludions qui ont cherché à le couvrir et le suppléer. Un autre, qui ne craindrait pas le déferlement de ces pulsions, donnant à ce corps "un baiser d'amour véritable", comme il est dit dans le conte de la Belle au bois dormant, qui parviendra-t-il à le réveiller ? La question au moins est posée.

Font Romeu, 11-13 Juin 2014

³ L'usage d'un tel terme attestant que Freud, en bon lecteur de Krafft-Ebbing, a précisément permis à sa pratique de rompre avec toutes ces qualifications de la psychiatrie normativante, ne devenant pas sexologue, comme Havelock Ellis ou tous les futurs Kinsey d'aujourd'hui...

Rebonds

Jean-Pierre Holtzer fait écho au texte d'André J. Laviolette
paru dans le Courrier n° 2 / avril 2014

SOUVENIRS SURALLÉS
(TEMPUS FUGIT)

DE L'ÉCHEVAU LA DÉFAITE
TEMPS PASSE FOU GUETTE
(J'AIME HEUREUX MES MORTS)
JE MEURS... ET MES MORTS...

J'AIME ERRER MÊME HORS.

1^{er} Juillet 2014
Jean-Pierre Holtz



Montpellier, le 4 juillet 2014

Chère Claire,

Je t'adresse une photo et un poème liés indissolublement en cas de publication.

Ça m'est venu de la lecture du texte d'A. Lavolette dans le Courrier et à l'écoute, à la suite, d'analysants, ce même après-midi. C'est une réponse que je lui fais par le biais du Courrier.

Cette photo s'est imposée, prise, faute de mieux, un matin d'hiver, au cours d'une déambulation sur "mes terres", sans vraiment de lumière qui vaille à la faire entrer dans la chambre noire pour faire impression.

De quoi le poème est-il le nom ? De l'innommable ? De l'innommé ? Ou plutôt de l'inouï ? De l'indicible, par manque de mots ou par interdits... ? Alors c'est du "Witz" ? Il y a de celà, mais retravaillé, avec une visée esthétique, des contraintes.

Certains poèmes se suffisent d'être entendus ; d'autres nécessitent d'y ajouter la lecture. Est-il certain que l'écriture ne soit pas contemporaine de la parole et du chant, de la musique ?

Cette écriture singulière est-elle à conseiller aux analystes au même titre que les mots croisés (cf : Lacan) ?

Politiquement, le jeu de l'équivoque, celui sur la polysémie et la nécessité du support écrit ou de l'image contreviennent heureusement à la normalisation, ne rentrent pas dans les machines selon les vœux des réducteurs de textes. Mais jusqu'où jouer avec la langue sans s'enfermer dans un cocon élitiste ? (Le "maudit poète maudit" selon l'expression d'un ami québécois Daniel Roy).

Avec mon plus cordial salut et mes vœux d'un bel été.

Jean-Pierre

Lire, voir, entendre

EN HOMMAGE A JEAN OURY

En hommage à Jean Oury, je suis allée dans ma bibliothèque chercher un livre en dormance, attendant d'être lu et que je savais être là...

La Borde: le château des chercheurs de sens?
- *La vie quotidienne à la clinique psychiatrique de La Borde-*
d'Anne-Marie NORGEU.

Subtil, drôle, poétique, "gentil", éminemment clinique, d'une grande finesse. Vraiment remarquable.

L'auteure nous prévient d'emblée:

« Il s'agit de moments de la vie quotidienne à lire comme on feuillette un album d'instantanés photographiques rassemblés par un amateur sans projet de démontrer quoi que ce soit.(...) »

Mes principales références sont la parole des psychotiques, quelques lignes relevées dans leurs écrits, la lecture de leurs journaux. Ces paroles sont imprimées en tête de chapitre(...)

Elles pourraient peut-être déranger un mode de pensée qui consiste à permettre surtout le silence à ceux qui sont minoritaires.»

Elle commence, d'emblée:

« Tous les voyeurs sont des voyous »

« Circulez, y a rien à voir! » Et le médecin affirme: « On est là pour les protéger du regard des cons. »

La page suivante s'intitule « La société des "gentils" » :

« Voici une société à laquelle je revendiquerais volontiers d'appartenir. Une société qui exercerait l'art de laisser les gens vivre en paix. Où il s'agirait de leur foutre la paix.

Un lieu où il n'y aurait pas la guerre? Et qui serait cependant un lieu de vie, non pas un lieu de paix comme on le dit d'un cimetière. Un lieu où la guerre ne pourrait pas prendre à la manière d'une mayonnaise.

Il vaut mieux oublier tout ce qu'on a appris et entrer là sans vouloir jouer au guérisseur. S'éloigner tranquillement des bien-pensants, des beaux parleurs, des bien-disants, des bien-écrivants.

Ne pas proposer de cible à l'agressivité légitime, latente: pas de blouse blanche, pas de diplôme brandi, pas de titre proclamé. C'est seulement au poulailler qu'on tire à l'arc et sur des bottes de paille. »

« Cette gentillesse, ce n'est pas simplement une formule de politesse. En fin de compte, on peut la mettre dans le vecteur d'efficacité, parce que ça compte beaucoup parfois. Non pas être gentil-gentil, il ne s'agit pas de cela; la gentillesse, c'est quelquefois se mettre dans une rage épouvantable et mettre les gens dehors. Il semble alors qu'on a respecté quelque chose, une dimension qui était justement d'opposition: on a respecté autrui en introduisant ainsi une dimension éthique. »(Jean Oury)

À celui qui pratiquait « l'art de la conversation » et l'art « d'être dans le même paysage »

À celui qui voulait préserver « cette lueur salvatrice de la précarité »: "Le respect des choses précaires": des gestes, des regards, des façons d'être, la marque des pas, le grincement d'une porte, des feuilles qui volent, la pluie, le soleil: l'inutile dans toute sa transcendance. C'est ça la "Pulsion de mort", Todestrieb, Mort non forclosée qui régit la vie, et la quotidienneté, et la grâce des visages. C'est à partir de ça qu'un monde peut se construire qui ne soit pas un cimetière."

À celui qui disait encore: « Être au plus proche n'est pas toucher. La plus grande proximité est d'assumer le lointain de l'autre. »

À celui qui parlait avec cette poésie rare: « Le toujours aussi neuf, le désir ». « La patience de l'ennui » citant saint Luc: « Dans la patience acquiers ton âme ».

Et aussi: « Se tenir dans le courage du blanc »...

"Vous me lisez?" m'avez-vous dit, un soir sombre de décembre où je vous avais rencontré à La Borde par hasard bien sûr, ce hasard qui fait le prix de la Tuché dont vous dites que dans les vraies rencontres, "après" ce n'est plus comme "avant", car le réel est touché...

Touchée je l'ai été, car je vous ai vu soudain apparaître dans l'encadrement d'une porte, tout courbé par le poids des années, votre visage tourné vers moi, patient, ouvert, silencieux, et j'ai vu votre regard prendre le temps de rencontrer le mien....

Alors je me suis levée lentement pour prendre votre vieille main dans la mienne et vous dire ma gratitude qu'une telle parole d'hospitalité soit possible, encore possible, toujours possible; vous dire combien elle m'avait soutenue depuis tant d'années, et quel soulagement ça avait été pour moi de savoir qu'un tel lieu existait...

J'ai ajouté que nous étions nombreux encore à vous lire, même si vous ne le saviez pas, à lire cette parole intensément poétique et pourtant rigoureuse et souvent difficile qui est la vôtre; que pour ma part je faisais partie d'un groupe de travail où nous nous attelions à la pensée de Szondi, Schötte et Gagnepain.

Alors il y eut un silence, un très long silence dans cette nuit noire.

Puis vous avez tourné la tête vers moi et vous m'avez dit: "Maldiney est mort."
Et quelque chose en moi s'est déchiré.

Votre parole, Monsieur, est toujours vivante, et celle de ceux qui furent vos amis l'est aussi, dans une continuité humaine et fraternelle qui honore chacun d'entre vous.

Merci.

Isabelle DUFRESNOY

VATERLAND

Ce texte a été écrit après la soirée du 31 mars 2014, organisée par l'association « Pour une éthique de la psychanalyse » créée par Patricia Philippot.

Je viens d'aller chercher à la bibliothèque le texte de la pièce, que j'avais préalablement réservé, car il fallait le faire venir de la « réserve centrale » . Mais je ne veux pas commencer la lecture du texte entier de Vaterland avant de me dire, de vous dire comment j'ai entendu la lecture de l'autre soir.

J'étais venue déjà bien fatiguée, j'avais même au dernier moment failli renoncer, mais quand même je pouvais venir à pied... alors j'étais arrivée jusqu'au théâtre. Il y a eu l'attente, et la lecture que j'ai entendue avec une attention très flottante, peut-être serait-il plus juste de dire intermittente, à moins qu'il ne faille dire que cette lecture s'est immiscée dans mon presque sommeil, se faisant presque rêve.

Dans ce « presque rêve », j'ai entendu : « il y a quelque chose de moi dans ces paysages-là » et plus tard, ces photos de rails, de fils, de bâtiments aussi sans doute. C'est cette image qui m'est restée, ce qui peut ou pas faire réseau, des lignes qui se rejoignent ou pas, et puis aussi ce chemin dont le point d'arrivée est tout près du point de départ, mais pas confondu avec lui. Un écart qui justifie la quête, loin de la faire regretter, non pas « tout ça pour ça », mais : pour la quête qui anime notre vie, le plus court chemin d'un point à un autre n'est sûrement pas la ligne droite.

Dans ce « presque rêve » j'ai entendu que l'allemand disait à son copain français qu'il n'était pas « l'Alsaco » et que l'autre en mourait. Je le dis comme cela car je ne sais pas ce qui s'est passé entre la déclaration et la mort, je ne l'ai pas entendu.

Et tout au long, j'ai été émue par ces deux acteurs, ils sont jeunes, et je trouve que celui qui incarne le « père » a quelque chose dans l'expression de plus juvénile. Alors ça pourrait dire que celui que le musicien cherche, ce n'est peut-être pas son père, mais l'homme de sa mère, l'homme qui aimait sa mère et que sa mère aimait, ce n'est peut-être pas son père mais cette rencontre entre deux êtres d'où il est né, ce temps du désir qui l'a fait exister, et que la (double) désertion du père a coloré de doute, d'incertitude.

Vacillements de mon attention, vacillements de l'identité, dans ces réseaux d'associations qui font notre vie psychique, pas une mais divisée.

Merci à Patricia et l'association pour l'organisation de cette soirée, félicitations aux comédiens pour cette belle et émouvante lecture.

Claire Colombier
7 avril 2014

P.S. : je réalise en relisant ce texte qu'il y avait, pendant cette lecture, de la musique, et que je ne m'en souviens plus... Questionnant pour une... musicienne.

Vater Land – Le pays de nos pères
Jean-Paul Wenzel et Bernard Bloch

Non pas LE texte de la pièce, mais le chemin qui a conduit à un texte de la pièce, pas définitif. « Des voyages ensemble et au bout un « spectacle ». Mais d'abord il faut partir » (Arlette Namiand dans le texte « Des pères allemands » qui ouvre le livre).

La première forme que prend cette histoire est celle du récit, écrit par J.-P. Wenzel. Il faudra un premier traitement du récit par B. Bloch et tout un travail avec les comédiens et les musiciens, beaucoup d'improvisation pour que naisse le texte qui se trouve dans le livre.

Donc le livre d'un passage, passage de frontières, celles des pays, des langues, des identités et passage de l'écriture à l'écriture théâtrale. Un travail qui est lui-même une quête.

AGENDA

*Séminaire de l'Inter-associatif européen de psychanalyse à Paris,
organisé par Errata : L'éthique de la psychanalyse
18 et 19 octobre 2014 (lieu à préciser)*

*Colloque de l'I-AEP à Gent autour des questions des transferts en
psychothérapie et en psychanalyse
6 et 7 décembre 2014*

*Assemblée générale statutaire des CCAF
18 et 19 janvier 2015*

*Réunion préparatoire au 6^{ème} Congrès de Convergencia
ouverte à tous les membres des associations
10 mai 2014 10h à 17h Calla Mallorca 306 Barcelone*

*Séminaire organisé par l'inter-associatif italien et européen à Turin
16 et 17 mai 2015*

*Congrès de Convergencia à Madrid
13 et 14 juin 2015 (11 et 12 juin : CLG)
La clinique psychanalytique à l'épreuve...« Névrose, perversion, psychose »*

*Assemblée générale des CCAF
20 et 21 juin 2015*

*Les textes pour le Courrier n° 4/2014 sont à envoyer
pour le samedi 18/10/2014 à
Claire Colombier ccolombierpro@gmail.com*